

Lowy, Michael, *Le marxisme en Amérique latine : Anthologie*.
Maspero, 1980, 445 p.

Lucie Bullick

Volume 13, Number 1, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701337ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701337ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bullick, L. (1982). Review of [Lowy, Michael, *Le marxisme en Amérique latine : Anthologie*. Maspero, 1980, 445 p.] *Études internationales*, 13(1), 201–203.
<https://doi.org/10.7202/701337ar>

GALEANO, Eduardo. *Les veines ouvertes de l'Amérique latine; Une contre-histoire*. Paris, Librairie Plon, Coll. « Terre humaine », 1981, 477 p.

Jusqu'au début des années 1970 l'Amérique latine, à l'exception du Cuba, était considérée comme la chasse gardée des États-Unis. À partir de cette situation géopolitique, renforcée par cinq siècles d'intervention étrangère, fut forgé et largement diffusé le concept de dépendance. Dans son expression la plus simple et mécanique, on définit ce phénomène comme une situation dans laquelle l'économie d'un certain nombre de pays est conditionnée par le développement et l'expansion d'une autre économie... Voilà le principe théorique qui détermine l'orientation de cet ouvrage qui est la version française, actualisée par une postface et une annexe statistique, de « Las venas abiertas de América Latina » publié pour la première fois en espagnol en 1971. Claude Couffon en a assuré la traduction.

La méthode utilisée est simple et à première vue convaincante. Elle est basée sur l'opposition et le contraste. Tout a commencé avec le choc de deux mondes, aux yeux de l'auteur, tout à fait opposés. D'un côté les autochtones d'Amérique, habitant un monde presque idyllique qui témoignait de la grandeur d'une civilisation cultivée, bien nantie et équitable. De l'autre côté, les représentants d'un monde en expansion, l'Europe, assoiffés de richesses et porteurs du germe capitaliste, le profit. Celui-ci prend corps dans le pillage et se développe dans l'exploitation. On peut facilement imaginer la suite. Les modes d'exploitation, suivant le type de production, se succèdent. Et dans un enchaînement catastrophique de spoliation et de misère se succèdent aussi, sans pitié ni repos, les exploiters de la pire espèce. Il n'y a pas de place pour l'espoir. Simon Bolivar, le « libertador », vaincu et mourant trouvera les forces nécessaires pour s'exclamer: « Jamais nous ne serons heureux, jamais! » (p. 357)

Vers la fin, on est averti que l'ouvrage a été écrit par un auteur non spécialisé qui cherche à s'adresser particulièrement, « sur un ton de roman d'amour et de piraterie », à un public aussi non spécialisé. Malheureusement

cet avertissement fait partie de la postface, donc il nous arrive à la fin et par rapport à la version espagnole il a dix ans de retard. Éclairés par cette déclaration in extremis, on comprend le parfum sensationnaliste et lyrique qui se dégage de la prose. Dans cette perspective, l'auteur réussit un cri d'angoisse et de désespoir qui l'emportera au-delà du réel. Car, prise dans sa réalité, l'Amérique latine, telle que l'auteur l'effleure, à la page 229, « est une boîte à surprise », et on ajouterait: un objet multiforme qui mérite d'être abordé selon les règles élémentaires à la connaissance, à savoir: la définition et la distinction. On peut ne pas aimer les dictatures ou la pénétration impitoyable des multinationales, les motifs ne nous manquent pas, mais cela n'empêche pas de les approcher suivant une démarche à la fois rationnelle et dépouillée de tout déterminisme qui à la longue finit par devenir répétitif et, ma foi, démagogue.

Dix ans plus tard, les choses ont changé. Est-ce qu'on peut aujourd'hui soutenir, avec la même conviction, que l'Amérique latine continue à être la chasse gardée des États-Unis? L'Amérique centrale est là pour nous montrer le contraire. Par ailleurs, peut-on continuer à attribuer tous les torts à la dépendance? Cuba, exemple rayonnant de la révolution libératrice, est aujourd'hui confronté à la dure réalité de problèmes économiques, à la contestation, à un « leadership » sclérosé, à la pesanteur de son appareil bureaucratique et à la défense de causes justes... et moins justes.

Jorge ARMUJO

*Département de science politique
Université Laval*

LOWY, Michael, *Le marxisme en Amérique latine: Anthologie*. Maspero, 1980, 445 p.

Sous la forme d'un recueil de textes précédé d'une longue séquence introductive, cet ouvrage nous convie à une réflexion sur les grands courants du marxisme latino-américain. Au-delà d'un simple instrument de travail permettant de poser les premiers jalons d'une histoire du marxisme, l'oeuvre de M. Lowy soulève la question fondamentale de la

nature de la révolution dans le sous-continent. Il reprend par ricochet certaines interrogations clés autour desquelles gravite l'axe de réflexion de la pensée marxiste en Amérique latine: élaboration d'une stratégie et d'une tactique politique, alliances de classes, voie armée ou pacifique au socialisme.

De nature essentiellement politique et militante, mais intéressante à plus d'un titre, cette anthologie a non seulement le mérite d'exposer la diversité des tendances du marxisme latino-américain, mais également celui de faire la lumière sur certains « courants minoritaires, oppositionnels, oubliés par l'histoire officielle des universitaires (et par celle des partis communistes) » (p. 69).

L'ouvrage est construit autour de trois grandes périodes: une première période révolutionnaire, 1920-1935, marquée surtout par les écrits de J.C. Mariatégui et définissant le caractère socialiste et anti-impérialiste de la révolution; une seconde période, 1935-1959, celle de l'hégémonie stalinienne et de la révolution par étapes dont la conséquence a été de situer l'Amérique latine actuelle à une phase de révolution démocratique et nationale; et enfin, la nouvelle période révolutionnaire qui s'amorce avec la victoire cubaine, période caractérisée par un radicalisme accru où sont affirmées la nécessité de la lutte armée ainsi que la nature socialiste de la révolution.

Cette périodisation introduit un découpage historique permettant non seulement de situer l'évolution de la pensée marxiste dans le cadre des luttes socio-politiques à chaque période historique donnée, mais aussi de lier cette évolution à celle du mouvement ouvrier international. Cette question de la nature de la révolution est en fait liée à la préoccupation théorique et méthodologique de l'application du marxisme à l'Amérique latine. M. Lowy y circonscrit une double tendance: d'un côté, l'exotisme indo-américain; de l'autre, l'euro-péanisme.

La première cède à la tentation de remettre totalement en question le marxisme, produit européen, et vise à le dépasser en accentuant la spécificité de la société latino-américaine. L'Apra en serait l'exemple le plus significatif. Quant à la deuxième tendance

dont l'impact s'est davantage fait sentir, elle transpose mécaniquement à l'Amérique latine le modèle de développement européen du siècle dernier. Dans cette perspective, la négation de toute spécificité conduit à une vision étriquée de l'histoire latino-américaine. L'analyse de la société qui en résulte débouche sur une caractérisation du processus de libération nationale dans lequel la bourgeoisie locale joue encore un rôle progressiste. À la fois opposée et contradictoire, cette double tendance aboutit au même point: en Amérique latine, une révolution socialiste serait prématurée.

Or, de la mise en cause et du dépassement d'une telle démarche théorique et méthodologique découle une reformulation de la problématique révolutionnaire: la reconnaissance du caractère capitaliste de la structure productive et celle de la spécificité du développement capitaliste en Amérique latine favorisent l'apparition d'une nouvelle tendance plus dynamique et créatrice.

Ainsi, une démarche dialectique-concrète fondée à la fois sur l'utilisation de certains concepts marxistes et sur les particularités socio-économiques de l'Amérique latine a-t-elle ouvert la voie à une remise en cause de l'expérience historique européenne et du caractère inéluctable des étapes de son développement. En font foi tous les débats entourant la question de la dépendance, débats qui, depuis la dernière décennie, s'inscrivent dans le cadre de la nouvelle science sociale marxiste, en rupture de ban, elle aussi, avec le modèle européen. C'est à travers un éventail très riche d'une soixantaine de textes politiques, parfois peu connus, que M. Lowy nous introduit à l'évolution et à la pluralité du marxisme latino-américain.

Son point de départ: la fin du XIX^e siècle qui enregistre les premiers balbutiements de la pensée social-démocrate en Amérique latine. Par la suite, parcourant l'itinéraire et témoignant des embûches que connaît la diffusion du marxisme, l'auteur présente les porte-parole des courants officiels et ceux des tendances divergentes les plus connus (Mariatégui, Castro, Guevara, Hugo Blanco), mais également ceux qui sont restés dans l'ombre (les thèses de Pulacayo, celles du P.C. du Salvador lors du soulèvement paysan de 1932, les

critiques du Front Sandiniste de Libération Nationale à l'endroit du mouvement communiste officiel au Nicaragua ou encore, les travaux des premiers sociologues latino-américains). À travers l'évolution des P.C. elle-même liée à l'histoire du mouvement communiste international, M. Lowy fait état simultanément des courants oppositionnels (maoïsme, trotskysme, partisans de la lutte armée) qui se sont développés surtout après la révolution cubaine, confirmant de plus en plus la scission des divers groupes révolutionnaires.

Cette crise du mouvement communiste met en lumière la nécessité d'établir les prérequis méthodologiques à l'analyse des transformations révolutionnaires en Amérique latine. Fécondée par la révolution cubaine, la science sociale latino-américaine s'est développée et contribue depuis lors à l'approfondissement de la réflexion théorique et politique. L'ouvrage n'en rend pas compte et son auteur en est conscient. La richesse ainsi que l'ampleur des études récentes nécessiteraient à elles seules un nouveau recueil. Toutefois, les textes de Luis Vitale, Gunder Franck, Quijano et Marini soulèvent à leur tour la question fondamentale de l'application du marxisme à la réalité latino-américaine.

C'est sur ce dernier volet que se clôt l'anthologie. La perspective historique concrète et pluraliste adoptée par l'auteur en fait un instrument de travail indispensable pour qui veut saisir globalement la nature des enjeux et des luttes qui composent le tissu social et politique de l'Amérique latine.

Lucie BULLICK

*Institut d'Études du Développement
Économique et Social (Paris)*

MESTIRI, Ezzedine, *Les Cubains et l'Afrique*, Paris, éd. Karthala, 1980, 240 p.

L'auteur, journaliste de profession, s'est lancé dans un essai de « cubanologie », lequel, précisons-le immédiatement, donne un éclairage fort peu sympathique de la politique étran-

gère cubaine en Afrique, des principaux instigateurs de cette dernière (Fidel et Raul Castro notamment) et du bilan de la révolution cubaine, après 22 ans de castrisme. L'argumentation de l'auteur se veut une tentative d'explication et de réponse à un ensemble d'interrogations posées initialement qui, tout en palliant à l'absence d'hypothèse de travail spécifique, constituent les balises générales de la thèse présentée. Autant de questions auxquelles d'ailleurs cet ouvrage ne réussit qu'à donner des réponses et une explication partielles, fragmentaires, superficielles et... subjectives.

La mise en commun des divers fragments de réponse éparpillés et camouflés tout au long des 160 premières pages du volume pourrait éventuellement se résumer ainsi: le rôle politico-militaire joué par Cuba en Afrique s'explique fondamentalement par le désir personnel de F. Castro de s'affirmer en tant que « Leader » du Tiers monde. À ce premier élément se greffe celui de la prédominance de l'intérêt national cubain, lequel implique d'une part la nécessité « d'exporter » des combattants internationalistes afin de réduire le chômage et les tensions sociales à Cuba et d'autre part, l'obligation de protéger la relation consensuelle – de nature politico-économique – soviéto-cubaine en servant d'instrument (le « bras armé » de Moscou) et/ou de représentant à l'URSS dans les conflits régionaux africains et autres. Toutefois, l'auteur penche vers une convergence certaine des intérêts cubains et soviétiques en terre africaine. Troisième et dernier élément: l'affirmation répétée de l'africanité du peuple cubain (tant historique que raciale et culturelle) par les autorités de la Havane, depuis 1975, prend sa source dans le désir de celles-ci « de légitimer et d'asseoir un pouvoir minoritaire blanc sur un peuple de majorité noire » (p. 79). En résumé, la spécificité des intérêts cubains en terre africaine peu donc être isolée à l'aide de nombreux facteurs: économique (la dépendance étroite de Cuba envers l'URSS), socio-politique (le chômage, les conflits ethniques, l'agitation sociale, etc.), historique (la renaissance de l'activisme politique cubain des années 1960) et idéologique (la prétention du « lider maximo » au titre de « caudillo » du Tiers monde).